

Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 mai 1900

Auteur(s) : **Ritter, Paul de**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

18 Fichier(s)

Les mots clés

[Littérature](#), [Réception](#)

Relations

Collection Suisse (Lettres en français à Émile Zola)

[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 août 1900](#) est en relation avec ce document

[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 15 octobre 1901](#) est en relation avec ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Citer cette page

Ritter, Paul de, Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 mai 1900, 1900-05-16

Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 10/08/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/6995>

Présentation

Genre Correspondance

Date d'envoi [1900-05-16](#)

Adresse 6, rue de l'École de Médecine Genève

Description & Analyse

Description Très longue lettre d'un jeune écrivain Suisse qui signe sous le pseudonyme "Ivan Darko".

Information générales

Langue [Français](#)

Cote SUI RITTER 1900_05_16

Éléments codicologiques 6 bifeuillets originaux.

Source Collection famille Émile-Zola

Informations éditoriales

Éditeur de la fiche Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Mentions légales

- Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Image : Document reproduit avec l'aimable autorisation des ayants droit d'Émile Zola. Toute reproduction du document est interdite sans autorisation des ayants droit. Les demandes peuvent se faire à l'aide du formulaire de contact.

Contributeur(s) Macke, Jean-Sébastien (édition scientifique)

Notice créée par [Jean-Sébastien Macke](#) Notice créée le 19/08/2019 Dernière modification le 21/08/2020

vous ne vous en êtes point douté,
 vous avez fait le beau grand
 l'ewe que Dieu sans-doute
 a fait quand il a eré l'homme,
 vous imaginant que vos œuvres
 de vérité et de justice ne
 pourraient qu'engendrer vérité et
 justice! Grand beau l'ewe, belle
 chimerre que je souhaite réalisable
 pour le monde et pour vous.
 Mais, hélas! Je crains bien que
 tout ne vous soyez fous voyé.

Et quand un écrivain, qui
 comme vous à le bonheur de
 l'avoir ses livres dans toutes les
 mains de tous les hommes, quel
 effroi pour lui que de songer
 aux conséquences de ce qui
 fait ta célébrité! S'il tremble et
 pâlit en apprenant quel poison
 est son œuvre pour le monde
 qu'elle corrompt, s'il songe
 aux innombrables victimes du jeu,

de désespoir tant je la déteste
cette vie, tant je la méprise - et
tant je l'aime ! car elle est si
belle malgré sa bêtise. —

— Mais, Monsieur, je vois que
ma plume l'égaré. Je m'arrête.
J'ai voulu me confier au
seul homme que j'admire et
que je révère. J'ai voulu vous con-
fier tous ces doutes qui me
rongent et m'anéantissent.

— L'autre de "Rome" m'a-t-
il compris, et daignera-t-il mal-
gré ma petitesse, ma nullité,
me venir en aide, me conseiller ?

— Acceptez, Monsieur,
mes respectueuses et cordiales salutations

Ivan Darcho

6. Rue Ecole de Médecine, 6

Genève (Plainpalais)

confiance en vous.

Et si Dieu m'en donne les forces à mon tour, j'irai, je raconterai la vie sans autre but que d'instruire. Je dirai tout, je ne cacherai rien. Je passerai outre, malgré les cris et les rires de la foule, cri de chiens qui ont dérange, rires hypocrites..

Votre nom aura été pour moi, sera comme le but de mes efforts, comme le phare qui éclaire le navire. Il m'éclairera, m'orientera de m'égayer et me maintiendra toujours sur le chemin de vérité et de justice. —

— Mais mes bras tombent. Où va je votre volonté de fer, votre beau courage, votre stoïcisme ? Comme la fourmi qui court devant une bûche de paille, je court inerte devant les difficultés que ma plume rencontre. Et puis,

ce doute de moi-même, ce doute obéissant qui paralyse ma main.

Et puis encore ce désouement fou : cette foule que je hais, que je méprise, ces hommes sur qui je crache de mes yeux, de dégoût, j'ai besoin d'eux pour la réalisation de mes rêves. Je suis ambitieux, je veux briller et sans eux pourrai je briller ?

Ah ! Monsieur, je vous en prie, venez-moi en aide. Dites-moi si au lieu de perdre en vain mes forces spirituelles et ma jeunesse, je me ferai pas mieux de tout abandonner ? Si au lieu de m'écraser et de pleurer devant des feuilles ininvoicables, je ne ferai pas mieux de me détruire, de me tuer. Me tuer, parce que la littérature c'est ma vie. Me tuer parce que je suis trop ambitieux et trop impudent ; me tuer de peur de tuer le monde d'un grand coup de poing.

— Je m'aperçois que ma lettre est plus
une critique qu'une confession ; ma
pensée court malgré moi.

— Ne vous faîchez point, Monsieur de mes observations sur vos œuvres.
Tous aimez la sincérité : j'ai été sincère, j'ai dit ce que je pensais.

Mais ne croyez point que parce
que j'ai des doutes sur quelques uns
de vos livres quant à leurs consé-
quences, ne croyez point que je
nie la volonté d'éclairer, l'espé-
rance d'améliorer de celui qui les
a écrits. Non. Cela a été mala-
dressé de votre part. On vise un
lièvre, on fracasse la tête d'un
compagnon de chasse !

Mais, malgré tout, vous restez
pour moi mon grand Zola. Je
n'en veux pas croire que vous avez
jamais écrit dans un but intéressé
qu'un but mercantile. J'ai trop

mort, au moins, ne l'arrêtent,
ne se retournent, alors ce sera
la fin. - Je la souhaite cette
fin, je le souhaite ce coup
de tonnerre divin qui balayera
la terre.

Et pourtant, je pleure, je
crie à la France, à cette France
fou de et aveugle : "Arrête-toi, je
t'en prie, tu cours à ta perte."

- Dieu ! que pourra-t-on
faire pour arrêter cette marche
en avant vers la fin suprême ?
Écouter, écrire, éclairer le monde,
lui montrer ce qu'il sera demain,
semcer des semis de predictions
comme Fécondité. Peut-être arrê-
verait-on à immobiliser cette mar-
che fatale.

glélas ! j'ai bien peur que tout
arrête n'arrive jamais. Mes bras
tombent. Je vois Paris, en cendres,
la terre en flammes.

qui savent lire et comprendre ;
et à ces gens seulement vous
aussiez offert un exemplaire du
livre nouvellement édité !

Bien ennuieuse cette méthode
c'est-à-dire, surtout pour la bourse,
et pour l'ascension l'am faite des
hommes ! Mais ne vaut-il pas
mieux être appelé concierge -
imbécile, que avisé - ignorant ?

Certe, je dois le
dire, si quelqu'un de vos livres
sont malaisés, en revanche il en
est qui n'ont qu'à faire que
du bien. Ainsi Fécondité ! Oh !
celui-là, j'espére qu'il sera lu
par tout, par tout le monde, par
la grande dame noble comme
par la dernière des roturiers. Quelle
épine sur la tête de celles qui
a gisent contre nature ! Quel terrible
avertissement !

Ce Fécondité, il faudrait qu'il

s'offre gratuitement comme
une poche, à toute nouvelle
épouse, à tout nouvel époux,
voire même à la jeune fille
qui communie. Et voilà, si
j'étais riche, j'en achèterais
des wagons entiers à M. Fasquelle,
et gracieusement, comme l'on offre
une rose, je les distribuerai à
tous les terres ! —

— Ah ! Monsieur, combien justes
et sincères sont vos prédictions dans
Fécondité !

Ouvrez je vous prie à la salade
principale, moi qui, pourtant
suis assez philosophe, j'ai un
crachement de dégoût.

Et c'est surtout pour la France,
ma chère France, ma patrie
de demain, que je pleure. Si elle
continue à marcher comme elle
marche, si ses fils engagés sur
la pente fatale qui mène à la

fait. nous ne vous le demandons pas. Nous le devinons !

Oui, Monsieur, je suis bien jeune, bien inexpérimenté, pourtant je suis capable de penser déjà, de juger. Et en, toute sincérité, j'ai grand peur, que votre œuvre si belle, si puissante, ne soit pour l'humanité ce qui une belle mouche d'az est pour un troupeau de bêtes, qu'elle rique et empoisonne.

Il faut savoir lire, savoir comprendre vos livres, dit-il - vous en parlez dans l'Astromoir. Vous avez raison. Mais vous savez comme moi que tout le monde n'est pas capable de lire et de comprendre. Si vous avez voulu que vos livres ne fassent que du bien, vous eussiez dû avant de les lancer, vous informer quel sont les gens

Si vous l'avez écrit avec le même esprit que l'Assommoir?

Dans l'Assommoir vous vous êtes abstenu de nous dire en détails ce que faisaient Pantier et Virgi. nié tous les draps de leur lit; et cela n'a rien enlevé de Valery au livre. dans la Terre, n'auriez vous pas pu nous dispenser de nous dire que Jean Macquart sur la pénitence de celle qui devait être sa femme, afin de lui éviter un enfant, lâcha son sperme sur l'herbe?

Vous citez très bien compris cette vie des campagnes, sans tous ces détails. l'Assommoir est le premier de vos livres qu'au ~~à~~ Valery, et vous voyez, vous ne nous avez pas expliquée dans quelle position Virginie et Pantier se sont accouplés derrière le dos de ce coeur de Poisson! Et vous avez bien

de quel tremblement doit-il être agité, combien affreuse doit être sa rage lorsqu'il songe aux conséquences futures ! Et ces conséquences du lendemain les voici : le naturalisme n'est point à sa fin, il doit vivre encore. après vous, d'autres hommes prendront la plume, vous dont l'enrichir, en flattant plus crûment, et sans plus aucune tension les instincts infâmes de la foule ! Et alors de nouvelles victimes, de nouveaux dévages. Et ençore des successeurs aux écrivains obscènes, et des victimes et des victimes, jusqu'au moment où Dieu, dégouté, balayera de monde de son tonnerre vengeur, comme l'on balaye un tas d'ossements.

Et voilà à qui doit songer l'écrivain qui sourit ou fieuvre

se penche sur ses feuillets. Qu'il se réuisse s'il ne veut tomber au crime civique. Il veut devenir riche ; il pense ne pouvoir le devenir que par la littérature.

Mais il songe. et s'il ne peut arrêter la pluie, alors, au lieu d'exterminer le monde, qu'il l'extermine lui-même, qu'il se foute une balle dans la tête !

J'ai là, sur ma table, Monsieur, deux de vos livres, l'Assommoir et la Terre.

Dans le premier, tout en étant véridique, scrupuleusement exact, vous avez un cependant monstrueux de la Terre, permettez-moi ce mot. Dans le second, vous avez été également véridique, mais alors, vous avez pris plaisir à soulever les derniers pans des derniers voiles !

Pensez-vous, Monsieur, que votre Terre aurait eu un moins succès

Genève le 16 Mai 1900

Monsieur,

L'écrivain qui a écrit l'Amour et Germinal vous a-t-il bien écouter la "confession" d'un tout jeune débutant en littérature et lui venir en aide par des conseils si cette confession l'intéresse et le touche?

Avant tout, Monsieur, je veux vous dire pour quoi je m'adresse à vous, pour quoi je vous choisis comme confesseur. Parce que parmi tous ceux qui écrivent tous ceux qui se disent des philosophes, vous seul me semblez sincère, vous seul semblez vraiment cordialement ceux qui souffrent de n'importe quel mal. Je ne vous connais pas, vous ne me connaîtsez pas, et pourtant

livre serait compris de tout le monde. Vous êtes-vous imaginé qu'à titre de simple peinture de mœurs, il passait dans toutes les mains, châomerait l'œil et dire simplement : " Vois, ils sont aussi sales, ces paysans.

— On voit quand la peur du mal que pouvait causer cette œuvre, vous a assailli, avec vous simplement soulève les épaules en disant : " A Dieu vat ! Approuvé, ou désapprouvé, il fera parler de lui et de moi. --- Je m'en fous ! "

Non, je l'espére, vous n'avez pas dit cela, monsieur Zola. Je vous crois trop juste, trop sincère, pas assez homme pour tenir un tel raisonnement. Je veux croire, j'ai besoin de croire que si vos œuvres ont causé et causent du mal dans le monde

ne sont pas faits pour les enfants.
aux pères et aux mères de
les empêcher de les lire ! " Et
pas moi les adultes, croyez-vous,
Monsieur, que vos livres restent
inoffensifs ? Point du tout.
Petit ou grand, l'homme est
toujours le même : en lui
se cache toujours un fond
de bestialité. Il dit avec
avidité ce que l'on appelle
vulgairement des salades ! cela
l'émeut, lui donne le mepris
de la femme. " Garde donc, con-
sche-toi là, que je te baise ! "
Dans cinquante ans, ne
soyez point étonné de voir
au milieu de la Rue, un
homme se tenant sur une
femme, comme le fait un
chien sur la chienne qu'il
rencontre. —

— Oui, c'est vrai, il faut savoir

lire vos livres, il faut les comprendre.
Mais ce n'est pas " il faut " que
les cirivains doivent dire. Que
veut dire ce " il faut " ?

Un livre doit être compris par
tout le monde. Si l'cirivain
faînait son examen de conscience.
Il est certain que ton livre sera
lu et compris par chacun, eh bien !
qu'il le lance ! Autrement c'est
son devoir d'agréter sa plume.
Mais, je le sais, j'aimais un
cirivain, ne fera un tel raisonne-
ment. Sous son exaltation,
sous sa belle volonté de créer,
se cache toujours cette envie
de s'enrichir, d'amasser de
l'argent, de l'argent toujours,
de faire parler de lui.

Monsieur, parlez-moi
cette question. Avant de lancer
la Terre " par exemple, vous
" êtes-vous demandé, à votre

9

de jeunes gens de mes amis, le
sont perdus par la lecture de
vos 20 romans ! Combien de garçons.
Jages jusqu' alors excité par la
lecture d'une terre quelconque,
je sout fait vider les moelles par
les filles, se les sont vides eux-
mêmes, en pratiquant la masturba-
tion ! Je connais un garçon, mon-
sieur, qui n'a que vingt ans, et
qui semble en avoir soixante,
tant il est jaune et courbé. Il
est riche, à chacune de mes
visites, je le trouve cassé en
deux dans un fauteuil avec
un de vos 20 romans sur les genoux.
Pour l'abîmer ainsi tout seul
la "santé", comme vous dites,
ne faut-il pas qu'il soit excité
par ses lectures ? Je ne lui
donne pas die ans à vivre
encore.

Vous allez me dire : "Mes livres

mon cher Zola, mon grand Zola
de vérité et de justice ! —

— Maintenant autre question.

Racontez la vie, telle que vous la racontez dans vos livres, la dévoué dans ses moindres détails, sans rien omettre, pensez-vous que c'est rendre un service à l'humanité ? A ce sujet, j'ai personnellement à subir les attaques indignes de mes amis, les "bourgeois" : "Ton Zola, me disent-ils, n'a pu faire que du mal à l'humanité à la société". Les livres faussent l'esprit et le jugent de ceux qui les lisent. Ils empoisonnent le monde, comme des charognes empoisonnent l'air ! Pense donc aux dégâts qu'ils causent parmi la jeunesse. —

J'en suis muet. J'ai en mémoire trop de ces malheureux. Combien

comme tant d'autres la sincérité
à l'intérêt! Zola à ses débuts
a tenu sans-doute le même
faisonnement que toi. Il avait
lu Balzac, et il t'a dit :

"Je vais écrire comme Balzac, mais
comme le public est déjà las du
Balzac, je vais être plus explicite,
ou si tu veux --- plus sale!"

Et c'est ainsi que M. Zola t'est
enrichi, et c'est ainsi que toi,
Dasko, tu t'enrichiras si tu
veux ajouter ta personne à la
grappe des écrivains réalistes!

Plusieurs personnes déjà m'ont
tenu pareil langage, et je
vous parle franchement, Monsieur,
cela m'a causé une peine
immense. Vous ayant toujours
comparé à un Dieu, entendre vous
tartir de faiseurs, de menteurs,
cela me cause le douleur, que
ressent un homme quand, amoureux

d'une femme belle et douce,
il découvre sous ce visage si
doux, si pur, tous les défauts, tous
les crimes!

Ce vous blessez point, Monsieur
de mes confidences. Vous aimez la
franchise, la vérité. Et je vous
parle franchement, je doute
sur vous, sur vos livres, dans lequel
je plane, me fait souffrir, et
j'ai besoin que vous me jas-
siez, que vous m'assurez, que
jamais vous n'avez écrit dans un
but intérieur, que tout ce
que vous avez écrit, vous l'avez
vu, que, et que l'on qualifie
"d'obscurité" et qui font foison
dans vos romans ont été choses
vues, choses vécues, que vous les
racontez non dans un but inti-
té, mais parce que vous voulez
tout dire. Alors, Monsieur, je
serai bien heureux, vous serez toujour

Temps, les livres de Zola seront trouvés
façons par la foule en arboré,
je veux décrire les passions
humaines, plus crûment, avec
plus de détails, que ne le fait
Zola!"

C'est terrible, savez-vous, ce
combat de l'intérêt brutal contre
la sincérité, la vérité.

— Je confiai tout récemment
encore mes impressions à un
ami, et voici le résumé de
ses paroles : "Mon cher, aucun
écrivain n'a jamais été sincère,
dans le sens vrai du mot, ja-
mais désintéressé. Ton Zola lui-
même n'est pas sincère. S'il est
gouté du public, c'est qu'il met
tous ses soins à flatter les
goûts de ce public qui il méprise,
de ce public qui devient de
plus en plus dépravé. Et ton
Zola, est homme tensé, sacrifié.

n'est pas là... Et puis à quoi
cela t'aura-t-il ?

Et puis encore chose plus ter-
rible ce combat en nous de
la sincérité contre l'intérêt.

Savez-vous comment je veux
écrire ? En naturaliste. Pourquoi ?
La première réponse qui me
vient aux lèvres est celle-ci :

"Je veux faire du naturalisme,
parce que je n'aime que la
vérité !" Et puis, tout au fond
de mon cœur, je lis cette autre
réponse : "Parce que le roman
naturaliste ne peut que flatter
les goûts et les instincts de la
foule, et je veux devenir riche,
je veux faire parler de moi !"

Savez-vous ce que je réponds
à mes amis, lorsqu'ils me
questionnent sur mes projets : «
"Je veux écrire comme Zola,
mais comme d'ici à peu de

je vous le jure, je 2essens pour vous
une amitié vraiment filiale,
plus que filiale, l'amitié qu'a
un chien pour son maître.
Pour quoi? Parce que seuls vos
livres sont sincères; parce que
seule la justice pour les faibles
pour les déshérités qui l'y lit,
qui s'y devine est sincère, vient
du cœur. Voilà pourquoi j'ai
une telle affection pour vous. Mon-
sieur.

Et si je viens m'adresser à
vous, pour solliciter le désordre
de mes pensées, c'est que je sens
que vous aussi, vous avez souffert
dans votre jeunesse, souffert
matériellement et peut-être aux-
moralement, quand vous essayiez
de lever la lourde plume
qu'il faut pour décrire le monde
et la vie.

Je n'ai que dix-neuf ans,

Monsieur, et depuis bientôt des années
déjà, je suis l'onze par le
mal d'écrire. Mais — et c'est là
ce qui me fait souffrir — je veux
écrire, je suis écrivain, et je suis
impuissant. Vous me dites comme
tant d'autres: "Attendez d'avoir
l'âge pour écrire... Vous êtes trop
grosse encore!" C'est vrai. Mais,
— vous allez me blâmer d'orgueil.
L'eût, de vanteneuf — je veux écrire
parce que je connais la vie. Et
cette vie qui me semble si
laide, je veux la décrire comme
Balzac l'a fait, comme vous le
faites vous. Et maintenant,
Monsieur, l'avez-vous oublié
cette douleur, ce lassant: le
doute de soi-même. cette pensée
toujours la même qui arrête
la plume sur le papier, qui
vous fait dire à la lecture
de ce que l'on a écrit: "Ce